

JEWSIEWICKI, Bogumil et Jocelyn LÉTOURNEAU, dir.,  
*L'Histoire en partage. Usages et mises en discours du passé*  
(Paris, L'Harmattan, 1996), 232 p.

Micheline Dumont

Volume 52, numéro 2, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005406ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005406ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, M. (1998). JEWSIEWICKI, Bogumil et Jocelyn LÉTOURNEAU, dir.,  
*L'Histoire en partage. Usages et mises en discours du passé* (Paris, L'Harmattan,  
1996), 232 p. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(2), 270–272.  
<https://doi.org/10.7202/005406ar>

## COMPTES RENDUS

JEWSIEWICKI, Bogumil et Jocelyn LÉTOURNEAU, dir., *L'Histoire en partage. Usages et mises en discours du passé* (Paris, L'Harmattan, 1996), 232 p.

L'histoire, considérée comme production intellectuelle et sociale, occupe en ce moment une bonne place dans le champ des réflexions en sciences humaines. Le désarroi postmoderne contribue sans doute à cette situation qui transforme «ce qui est du domaine du passé et de l'histoire» en «une valeur dérisoire». Voici donc un ouvrage collectif qui souhaite démontrer «l'insolence de cette assertion et faire ressortir les modalités diverses par lesquelles les contemporains usent du passé et en recyclent la matière selon des finalités avouées ou cachées qui ont largement à voir avec un présent qui se fait ou un futur désiré» (couvert 4). La démonstration est-elle probante? Ce n'est pas si sûr. Car cet ouvrage rassemble des textes plutôt disparates qui ne se réfèrent pas tous à un «présent» univoque.

L'introduction résume, dans un texte habile, les réflexions les plus récentes sur les contours idéologiques de la fonction discursive de l'histoire. «Le passé est le tohu-bohu de ce qui fut. L'histoire est le récit cohérent de ce qu'on est en mesure de reconstituer [...] ou qu'on s'autorise à dire parce que l'on détient un pouvoir que l'on veut continuer d'exercer.» «Le passé, par ses pesanteurs et par les traces parfois indélébiles qu'il laisse dans les mémoires écrites et orales, impose ses déterminations et commande ses narrations.» «Le passé, dès lors qu'il est investi par l'humain, subit une inflexion, voire une altération» (p. 17-18). L'ouvrage comprend sept chapitres qui concernent le Québec bien sûr (les trois premiers), mais aussi la Belgique, le Zaïre, la Pologne et la Russie. Cet éclatement diminue la portée réelle de l'ouvrage, même si la proposition théorique qui le sous-tend y trouve une plus grande justification.

Jocelyn Létourneau reprend ici une version écourtée de l'article qu'il publiait en 1995 dans *Recherches sociographiques*, sous un nouveau titre: «L'Historiographie comme miroir, écho et récit de *nous autres*»; elle est amputée de l'analyse des textes d'étudiants, par laquelle l'auteur établissait la démonstration que la production universitaire récente en histoire avait peu contribué à la représentation du «nous» collectif. Bill Marshall examine le récit du passé et l'identité nationale dans la télé-série *Les filles de Caleb*; Jacinthe Ruel analyse les recours à l'histoire dans les mémoires déposés devant la commission sur l'avenir du Québec; Martin Kalulambi Pongo propose une relecture de l'histoire récente du Zaïre à la Conférence nationale souveraine du Zaïre (août 1991); Pierre Halen superpose les processus de construction et de déconstruction identitaires flamandes,

[1]

en Belgique; Jean Lévesque nous fait assister à la naissance du «barbare russe» dans les récits de voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle; Bogumil Jewsiewicki propose un nouveau concept, les «objets de mémoire» ou les «wampums» chrétiens, qu'il observe dans trois régions: le Québec (la plaque d'immatriculation «Je me souviens»), la Pologne (le macaron à la Vierge noire) et le Zaïre (la peinture sur chevalet de Lumumba, exposée dans les maisons).

Je m'attarderai principalement aux articles portant sur le Québec. Jocelyn Létourneau ne nous apprend ici rien de nouveau, par rapport à son article paru en 1995. Il poursuit sa démonstration voulant que «le réel mis au jour ou découvert par les historiens-acteurs et grands paroliers d'une époque n'est toujours qu'un réel pris dans l'ordre des représentations d'une matrice idéelle fondamentale» (p. 20). Létourneau ne dit jamais de banalités. Dommage toutefois, qu'il utilise une langue qui se situe souvent à la limite du jargon académique. L'article de Bill Marshall, sur les processus identitaires à l'œuvre dans la série *Les filles de Caleb*, propose une réflexion nouvelle. «L'argumentation développée par Marshall établit que cette série est un récit authentifiant les origines d'une communauté, de même qu'elle est une élaboration des valeurs et des vérités culturelles nationales» (p. 21). L'auteur a eu beau noter à plusieurs reprises de quelle manière la conscience féministe a transformé les personnages féminins, et posé les femmes comme «sujet» de cette histoire, il a complètement occulté la prédominance du genre dans l'identité nationale. Pour éclairer les lecteurs français sans doute, il a placé à la fin de son article une chronologie (1959-1995) de l'histoire politique. Mais il a tout simplement oublié d'inclure dans cette chronologie quelques événements majeurs du mouvement féministe au Québec, qui aideraient effectivement à mieux décoder les personnages d'Émilie et de Blanche. De l'analyse de Jacinthe Ruel des mémoires présentés à la commission Bélanger-Campeau, «ressort cette idée selon laquelle le passé est partie prenante de l'historicité, sorte de valeur spécifique accordée à la durée où s'inscrit et prend sens non seulement l'événement, mais également le devenir et l'identité collectifs» (p. 21). Démonstration intéressante mais somme toute attendue, du double récit historique qui caractérise l'histoire politique québécoise/canadienne. Quant à l'article de Bogumil Jewsiewicki sur les «wampums historiques», j'avoue avoir eu bien du mal à en saisir le sens. On est en effet dérangé par quelques affirmations fragiles, voire des erreurs de contextualisation, notamment sur les plaques d'immatriculation dotées de la mention «Je me souviens» à partir de l'élection du Parti québécois en 1976. A-t-elle vraiment une «fonction évidente d'exclusion» (p. 181), quand on connaît l'origine de la devise qui référait spécifiquement au double héritage français et britannique du Québec? Comment ne pas noter que la décision de modifier les plaques avait surtout pour objet de faire disparaître de l'inscription précédente: «La belle province», le malencontreux mot «province» si incompatible avec l'ambition de souveraineté? Et George-Étienne Cartier n'a jamais été premier ministre du Canada (p. 182), tout Père de la Confédération qu'il fût!

On a toutefois demandé à Henri Moniot d'écrire un texte de présentation intitulé «Préambule scolaire» et un chapitre de conclusion: «L'enseignement de l'histoire: le ménage de la connaissance et de la connivence». Ces deux textes, fort éclairants, nous situent au cœur de la force discursive de l'histoire: «L'historien n'écrit pas dans l'éther, le professeur d'histoire exerce son talent au sein d'une institution sociale, [...] ils n'échapperont pas aux ambiguïtés constitutives du métier» (p. 12). En conclusion, il propose un beau programme. Un mot à dégraisser: l'histoire; un mot pour chevaucher: les ancêtres; un mot à libérer: l'identité; un mot à décanter: la mémoire (p. 218-226). On fera bien de lire d'abord ces deux textes qui établissent le véritable lien qui unit les chapitres disparates du volume et qui éclaire la pertinence de textes parfois rébarbatifs.

*Département d'histoire et de science politique  
Université de Sherbrooke*

MICHELINE DUMONT